

Séminaire « Les abords de Lacan »

Animé par M. Lévy et A. Souirji

Mai 2020

L'éthique de la psychanalyse

Présentation de la leçon du 8 juin 1960

Daniel Humann

Pour présenter cette séance du séminaire, j'ai à chaque fois pris appui sur deux traductions additionnelles à celle figurant dans le texte de la séance : celle à laquelle Lacan fait référence, à savoir celle de Robert Pignarre, sous une forme révisée et présentée par Charles Guittard¹. Mais également celle de Mayotte et Jean Bollack². L'étude de la pièce par ce dernier³, travail d'une érudition toute particulière, fut pour moi un éclairage précieux.

La position d'Antigone

La séance du séminaire de Lacan s'ouvre *in media res* en quelque sorte, à propos de la position d'Antigone vis-à-vis de la vie⁴. C'est à la troisième scène du premier épisode. Antigone répond à Ismène, sa sœur, de la façon suivante [v. 559-560] :

« Prends courage, vis ! Pour moi mon âme est déjà partie et ne sert plus qu'aux morts⁵. »

« Ne te décourage pas : ta vie est devant toi ; la mienne est finie ; il y a longtemps que je l'ai consacrée à mes morts⁶. »

¹ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, Paris, GF Flammarion, 1999.

² Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, Paris, Les Editions de Minuit, 1999.

³ J. Bollack, *La mort d'Antigone. La tragédie de Créon*, Paris, puf, Les essais du collège international de philosophie, 1999.

⁴ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, version Patrick Valas, p. 592.

⁵ *id.*

⁶ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 66.

« Ne t'en fais pas. Tu vis. Ma vie à moi est morte depuis un bout de temps. Ainsi je peux servir les morts⁷. »

Lacan cherche à situer Antigone : la recherche de la fille d'Œdipe tournerait autour de l'*atè*. Plus précisément, le bien d'Antigone serait au-delà des limites de l'*atè*⁸. Il mobilise alors la fin du deuxième *stasimon*, portant principalement sur la malédiction de la dynastie des Labdacides. Dans la version de Valas, la traduction de ce passage n'est pas présentée dans l'ordre [v. 611-625]. Le dernier tiers, le plus décisif dans la démarche de Lacan, ne figure que partiellement. J'ai à nouveau consulté les deux traductions, celle de Pignarre et celle des Bollack :

« [...] Éternellement jeune, maître absolu, tu sièges sur l'Olympe, dans une aveuglante clarté ! et demain comme hier et toujours prévaudra cette loi ! Nul mortel n'atteint l'extrême du bonheur qu'il ne touche à sa perte [v.611-614]. L'espérance vagabonde console bien des hommes, mais de bien des hommes aussi abuse les désirs crédules : vers celui qui n'y prenait garde elle se glisse, il s'est brûlé ! son pied touchait le feu... [v.615-619]. Quelle sagesse éclate en l'adage fameux : quand un esprit égaré prend le mal pour le bien, c'est qu'un dieu pousse son âme à l'égarément. Un moment suffit alors pour le perdre [v. 620-625] »⁹.

« Radieux de l'Olympe. Dans l'instant qui vient, dans le temps futur comme dans le passé, voici la loi qui tiendra bon : « rien n'advient » dans la vie des hommes. La ville totale est en dehors de la tragédie [v. 611-614]. Tantôt l'espoir divaguant est le secours d'un homme, tantôt le leurre des désirs légers. « Rien n'advient », pour celui qui sait, tant que l'on n'a pas mis son pied dans le feu brûlant [v. 615-619]. Car la sagesse a fait trouver à quelqu'un le mot célèbre : Celui dont le dieu conduit la pensée vers la tragédie croit que le mal est un bien. Il a très peu de temps pour agir en dehors d'elle [v. 620-625] ¹⁰».

Dans son ouvrage, Jean Bollack¹¹ revient sur le fait que Lacan traduit *atè* par « malheur ». Pour le philologue le terme renvoie à la débâcle finale, à la ruine. Il l'a quant à lui traduit par « désastre » et donc par « tragédie » dans son texte.

⁷ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 41.

⁸ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, version Patrick Valas, p. 593.

⁹ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, pp. 68-69.

¹⁰ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 44.

¹¹ J. Bollack, *La mort d'Antigone. La tragédie de Créon*, *op. cit.*, p. 97.

La solitude du héros

Dans la suite de son cheminement, Lacan prend appui sur la thèse de Reinhardt qui postule une solitude caractéristique du héros chez Sophocle¹². Il complète puis nuance la proposition du philologue, en traversant brièvement les pièces du tragique. Il complète dans le sens où, isolé, le héros serait hors des limites, « arraché à la structure¹³ ». Lacan nuance car la notion de solitude est insuffisante, selon lui, à approcher la problématique du rapport à la limite¹⁴. Au passage Lacan souligne la réversibilité de la posture d'Antigone et de celle d'Électre, « morte dans la vie¹⁵ ». La limite en question est celle qui sépare la vie et la mort et elle implique une recherche de « la vérité¹⁶ ». La présence d'un tel dessein serait-elle la raison pour laquelle les héros sophocléens sont souvent assimilés à des demi-dieux ?

Un parallèle de méthode

Lacan trace un parallèle de méthode entre sa recherche sur Antigone et l'anamorphose¹⁷. Il propose de chercher comment a été construite Antigone, image centrale du dispositif optique, et de la considérer comme le « résultat » d'un montage¹⁸. Sa question serait la suivante : quelles déterminations au sens d'enjeux métapsychologiques ont concouru à l'aboutissement que forme ce personnage ? La psychanalyse établit au passage un pont avec le champ religieux : l'image d'Antigone serait celle d'une passion, non au sens moral, mais au sens christique. Dans la même veine, Lacan pointe aussi la part de certitude dont fait preuve Antigone dès le début de la pièce, vis-à-vis d'elle-même comme de l'autre, par sa réaction anticipée à l'édit de Créon¹⁹.

L'humanisme de Sophocle et celui de Lacan

Dans la suite de cette séance, Lacan s'interroge sur l'éventuelle portée humaniste de l'œuvre de Sophocle²⁰, comparée à d'autres tragiques comme Eschyle. Il reviendra sur ce point à la fin de son discours du jour. Lacan profite de cette question qu'il pose sur l'humanisme pour

¹² Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 594

¹³ *id.*

¹⁴ *ibid.*, p. 596.

¹⁵ *ibid.*, p. 595.

¹⁶ *ibid.*, p. 597.

¹⁷ *id.*

¹⁸ *ibid.*, p. 598.

¹⁹ *ibid.*, p. 599.

²⁰ *ibid.*, p. 600.

remettre sur les rails sa conception du sujet, soit d'après lui le rapport de l'homme au signifiant. Il trouve les traces d'une recherche similaire chez Lévi-Strauss, dans la dichotomie que pose l'anthropologue entre nature et culture. Il cite alors un passage de la pièce, la scène II du premier épisode, lorsque le garde informe Créon d'une transgression. Il y est question de discours. Lacan cite et traduit Créon [v. 324] :

« Tu fais le malin avec tes histoires concernant la doxa²¹. »

Pour tenter d'éclaircir les choses, voici le passage *in extenso* dans les deux versions citées précédemment [v. 315-326] :

« Le garde : Ai-je encore droit à la parole, ou est-ce que tu m'as assez vu ?

Créon : Cette fois encore, ne vois-tu pas que tes impertinences m'indisposent ?

Le garde : Est-ce aux oreilles ou au cœur qu'elles te mordent ?

Créon : Pourquoi te mettre en peine si je souffre ici ou là ?

Le garde : C'est le coupable qui t'a touché au cœur. Moi, je n'irrite que tes oreilles.

Créon : Quel impudent raisonneur tu fais, en vérité !

Le garde : En tout cas, l'auteur de l'attentat ce n'est pas moi.

Créon : Et pourquoi ne serait-ce pas toi ? Ta cupidité t'aura perdu.

Le garde : Ah ! Misère ! quand on a l'esprit prévenu d'une idée, on ne sait plus démêler le vrai du faux.

Créon [v. 324] : Moque-toi de mes soupçons : si vous ne me découvrez les coupables, je vous forcerai bien à reconnaître que les gains honteux ne rapportent que des ennuis²². »

« Le garde : Permettras-tu encore de parler ? Ou est-ce que je m'en retourne comme cela ?

Créon : Tu ne sais pas que même maintenant tu parles de façon insupportable ?

Le garde : Est-ce dans les oreilles ou dans l'âme que tu ressens la morsure ?

Créon : Quoi ? Tu règles ma souffrance pour savoir où la mettre ?

Le garde : Celui qui l'a fait te blesse au cœur, moi je te blesse les oreilles.

Créon : Ah ! Tu es vraiment la parole incarnée.

Le garde : En tout cas, je ne suis pas celui qui a fait ce travail-là.

Créon : Et, en plus, en vendant ton âme pour de l'argent.

Le garde : Hélas, qu'il est terrible, quand déjà on se fait des idées, de s'en faire de fausses !

²¹ *ibid.*, p. 601.

²² Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, pp. 54-55.

Créon : [v. 324] Fais de l'esprit avec ton « idée » ! Si, dans cette affaire, vous ne me montrez pas les coupables, je vous obligerai à dire que le terrible appât du gain récolte la douleur !²³. »

À mon sens, Lacan pointe ici un moment du drame où la question du rapport à la parole se pose, dans le sens où il y a jeu de mot de la part du garde et mise en perspective, détachement vis-à-vis d'un discours par la réplique cinglante de Créon. Le psychanalyste s'intéresse ensuite au premier *stasimon*, qui survient juste après. Il s'agit d'un éloge de l'homme, et Lacan semble pointer sa proximité avec le jeu sur le signifiant qui précédait. L'analyse de ce chant m'est apparue quelque peu embrouillée. D'après ce que j'en ai saisi, Lacan part d'abord de la première et surtout de la deuxième strophe du *stasimon*. Voici la première strophe dans différentes traductions :

« Il y a pas mal de choses formidables dans le monde, mais il n'y a rien de plus formidable que l'homme [indiqué v. 334]²⁴. »

« Entre tant de merveilles du monde, la grande merveille c'est l'homme [v. 332-333]²⁵. »

« Combien de terreurs ! Rien n'est plus terrifiant que l'homme ! [v. 332-333]²⁶. »

Ainsi que la deuxième :

« Comme il est plein de ressource, il ne sera sans ressources vers rien de ce qui peut arriver [indiqué v. 358-359]²⁷. »

« Génie universel et que rien ne peut prendre [v. 360-361]²⁸. »

« Il marche, fort de tous ses moyens, aucun ne lui manque devant rien de ce qui vient [v. 360-361]²⁹. »

Ce sont des passages qui mettent l'accent sur l'omnipotence de l'homme. Puis il s'agit de ce qu'il ne peut pas : échapper à la mort [v. 361-362] :

« Du seul Hadès il n'éluide point l'échéance³⁰. »

« Devant la mort seulement, il ne trouvera pas de dérobaie³¹. »

²³ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, pp. 28-29.

²⁴ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 601.

²⁵ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 56

²⁶ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 29.

²⁷ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 602.

²⁸ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 57.

²⁹ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 31.

³⁰ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 57.

³¹ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 30.

L'enjeu des « maladies impossibles »

Enfin on arrive à l'équivoque du vers 363 sur les « maladies impossibles³² ». La traduction de Lacan est un peu abrupte, ou tronquée vraisemblablement. Je me suis reporté à celles de Pignarre et Bollack [v. 363-364] :

« bien qu'à des cas désespérés, parfois, il ait trouvé remède³³. »

« Mais il a découvert la sortie des maladies sans remède³⁴. »

De quoi est-il question ? De la trajectoire de l'homme face à un « sacré truc³⁵ » – « truc » sacré peut-être – qui implique un « pouvoir » « ambigu³⁶ ». S'il est question de Créon, quelque chose se joue par rapport à sa tentative de sortie des « maladies sans remède³⁷ ». Sans nous dire ce que sont ces maladies, la suite du texte de la pièce indique que l'effort en question porte l'homme à télescoper justice éternelle et justice de la terre. C'est un passage ultérieur du chant du cœur qui n'est pas entièrement traduit par Lacan³⁸[v. 365-375] :

« Riche d'une intelligence incroyablement féconde, du mal comme du bien il subit l'attrance, et sur la justice éternelle il greffe les lois de la terre. Mais le plus haut dans la cité se met au ban de la cité si, dans sa criminelle audace, il s'insurge contre la loi. A mon foyer ni dans mon cœur le révolté n'aura jamais sa place³⁹. »

« Il a les moyens de l'art, une science qui conduit plus loin qu'il ne croit.

Il va tantôt vers le mal, et, en d'autres temps, vers le bien, s'il insère les lois du pays, dans la justice des dieux, gardée par le serment, haut dans la vile ; il s'exclut lorsqu'il fraie insolemment avec l'immortalité. Il ne partagera pas mon foyer, il ne partagera pas ma pensée, celui qui ferait cela⁴⁰. »

³² Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 604.

³³ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 57.

³⁴ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 30.

³⁵ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 604.

³⁶ *ibid.*, p. 605.

³⁷ Dans la traduction de Jean et Mayotte Bollack, voir *supra*.

³⁸ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 605.

³⁹ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 57.

⁴⁰ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 30.

Le cœur se désolidarise d'une telle prétention, il n'a pas le « même désir » selon Lacan⁴¹. Puis se pose la question de savoir s'il est uniquement question de Créon dans ce passage. Le psychanalyste en doute car s'il y a tentative de mêler deux registres juridiques, celui du *télos* et celui de la *diké*, c'est tout autant celle d'Antigone. En effet celle-ci, par une revendication touchant à sa filiation, convoque la *diké* des dieux.

Lacan distingue alors Antigone et Créon en appuyant leur statut dans la pièce. Créon serait le « contre-héros », le « héros secondaire⁴² » qui aurait été dans l'erreur, dans la « bévue⁴³ ». Lacan s'appuie sur deux passages, au niveau du dernier épisode, et plus particulièrement de la scène IV lors de laquelle le Coryphée annonce l'entrée de Créon, qui porte son défunt fils. Lacan en rapporte ainsi la « propre erreur » de Créon⁴⁴. Voici deux autres traductions du fragment en question [v. 1259-1260] :

« Un instant. Voici le roi qui s'avance, portant dans ses bras – s'il m'est permis de la dire – le témoignage trop clair d'un malheur qu'il ne doit qu'à lui-même⁴⁵. »

« Voici le prince lui-même, il tient dans ses bras un signe clair de l'erreur, qui n'est pas la tragédie d'un autre, s'il est permis de la dire, mais la sienne⁴⁶. »

Le second extrait c'est la scène précédente (la troisième), où on trouverait antérieurement la notion de bêtise⁴⁷ chez le cœur, par contraste et à propos d'Eurydice, sa femme. Cette notion n'apparaît pas, ni dans la traduction de Lacan, ni dans celle de Pignarre ou Bollack de l'extrait qui figure dans la version Valas [v. 1251-1252] :

« [...] Un trop grand silence me paraît aussi lourd de menaces qu'une explosion de cris inutiles⁴⁸. »

⁴¹ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 606.

⁴² *ibid.*, p. 608.

⁴³ *id.*

⁴⁴ *id.*

⁴⁵ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 96.

⁴⁶ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 75.

⁴⁷ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 608.

⁴⁸ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 96.

« [...] Toujours est-il qu'un silence trop profond n'est pas moins lourd de menaces que de grands cris pour rien⁴⁹. »

Peut-être que cette notion de bêtise, assimilée à l'erreur se trouve quelques lignes avant, au niveau du vers 1250 où c'est le messager qui parle et qui dit :

« Elle sait assez se conduire pour ne pas faire de faute⁵⁰. »

Antigone, personnage central de la tragédie se tient quant à elle sur la frontière de l'*atè*, que Lacan assimile désormais au « champ de l'Autre⁵¹ ». Je note qu'il s'appuie à nouveau sur le passage cité au début de la séance⁵², à savoir la fin de la deuxième strophe et de la deuxième antistrophe du second *stasimon* :

« [...] Éternellement jeune, maître absolu, tu sièges sur l'Olympe, dans une aveuglante clarté ! et demain comme hier et toujours prévaudra cette loi ! Nul mortel n'atteint l'extrême du bonheur qu'il ne touche à sa perte [v.611-614]. [...] Quelle sagesse éclate en l'adage fameux : quand un esprit égaré prend le mal pour le bien, c'est qu'un dieu pousse son âme à l'égarément. Un moment suffit alors pour le perdre [v. 620-625]⁵³. »

« Radieux de l'Olympe. Dans l'instant qui vient, dans le temps futur comme dans le passé, voici la loi qui tiendra bon : « rien n'advient » dans la vie des hommes. La ville totale est en dehors de la tragédie [v. 611-614]. [...] « Car la sagesse a fait trouver à quelqu'un le mot célèbre : Celui dont le dieu conduit la pensée vers la tragédie croit que le mal est un bien. Il a très peu de temps pour agir en dehors d'elle [v. 620-625]⁵⁴. »

Je remarque que la traduction de Bollack place la tragédie du côté de Créon. Sa version pose la question du terme grec original. Et remet peut-être en question la proximité exclusive d'Antigone avec l'*atè*.

⁴⁹ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 74.

⁵⁰ *ibid.*, p. 74.

⁵¹ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 609.

⁵² *ibid.*, p. 607.

⁵³ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, pp. 68-69.

⁵⁴ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 44.

Antigone

Lacan développe ensuite ce que représenterait Antigone, au niveau analytique⁵⁵. Pour cela, il s'intéresse au passage dans lequel celle-ci répond à Créon. Nous sommes alors à la deuxième scène du deuxième épisode de la pièce.

Lacan le traduit en commençant par le vers 450 :

« Car nullement Zeus était celui qui a proclamé ces choses à moi⁵⁶. »

Les deux autres traductions de la réplique [v. 450-455] sont les suivantes :

« Oui, car ce n'est pas Zeus qui l'a promulguée, et la Justice qui siège auprès des dieux de sous terre n'en a point tracé de telles parmi les hommes (les ordonnances de Créon). Je ne croyais pas, certes, que tes édits eussent tant de pouvoir qu'ils permettent à un mortel de violer les lois divines : lois non écrites, celles-là, mais intangibles⁵⁷. »

« À mon avis, Zeus n'a pas proclamé ça, ni non plus Justice, qui habite la demeure des dieux d'en bas ; Eux, ils ont défini ce qui dans ce domaine fait loi chez les hommes ; je ne pensais pas que tes proclamations avaient une telle force que l'on pût, étant homme, outrepasser les lois non écrites et infaillibles des dieux⁵⁸. »

Au travers de telles réponses, Antigone serait moins dans l'opposition que dans une sorte d'affirmation. « C'est comme ça parce que c'est comme ça » lance Lacan⁵⁹. En ce sens, toujours d'après lui, elle serait une figure de l'individualité absolue. Qu'est-ce que cela veut dire ? La suite de la séance semble constituer une tentative de nous faire approcher une réponse.

À ce moment-là, Lacan revient sur son propre rapprochement entre la position que prend Antigone et la *diké*. Il explique maintenant qu'elle s'en éloignerait. Par sa référence aux lois de la terre, mais aussi à la filiation et à l'absence de l'écrit, elle ne s'immiscerait pas véritablement dans les lois mais dans une certaine « légalité⁶⁰ ». Antigone représente quelque chose de la loi mais quelque chose de bien particulier qui n'est pas, ou plutôt pas encore pleinement arrimé au

⁵⁵ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 609.

⁵⁶ *ibid.*, p. 610.

⁵⁷ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 61.

⁵⁸ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 35.

⁵⁹ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 610.

⁶⁰ *ibid.*, p. 611.

registre symbolique, constitué en chaîne signifiante⁶¹.

Lacan étudie alors le passage du texte dans lequel Antigone exprime directement la problématique familiale qui est la sienne et plus particulièrement l'enjeu de sa filiation. D'après mes recherches, à mesure de ma lecture, Lacan s'appuie sur l'exposition de la logique de Créon puis la réponse que lui fait Antigone en plusieurs endroits du texte.

Sur la façon dont Créon voit les choses, il faudrait se reporter au début du premier épisode où il justifie sa façon de régner [v. 182-183] :

« Et quiconque préfère à sa patrie un être cher est pour moi comme s'il n'était pas⁶². »

« Et quiconque fait plus de cas de son parent que de son pays, cet homme, je dis qu'il n'a de place nulle part⁶³. »

La réponse d'Antigone est anticipée, dès le prologue, en présence d'Ismène [v. 48] :

« Créon n'a pas le droit de me séparer des miens⁶⁴. »

« Il n'a aucun titre pour me séparer des miens⁶⁵. »

Mais également [v. 71-76] :

« J'ensevelirai Polynice. Pour une telle cause, la mort me sera douce. Je reposerai auprès de mon frère chéri, pieusement criminelle. J'aurai plus longtemps à plaire à ceux d'en bas qu'aux gens d'ici. Là-bas, mon séjour n'aura point de fin. Libre à toi de mépriser ce qui a du prix au regard des dieux⁶⁶. »

« Moi je vais l'enterrer. Il me paraît beau de mourir en faisant cela. Je l'aime, je serai couchée près de lui, qui m'aime. Mon crime sera la piété. Il me faut plaire plus longtemps aux gens d'en bas qu'à ceux d'ici. Là-bas, je serai couchée pour toujours. Si c'est cela que tu décides, continue, déshonore l'honneur des dieux⁶⁷. »

⁶¹ *id.*

⁶² Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 49.

⁶³ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 21.

⁶⁴ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 43.

⁶⁵ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 15.

⁶⁶ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 44.

⁶⁷ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 16.

On y retrouve le rapport qu'instaurent les mots à « l'infranchissable⁶⁸ » dès qu'il y a nomination du frère, ou référence à lui.

La réponse d'Antigone apparaît par la suite, après la proclamation de l'édit, face à Créon lui-même lors de la troisième scène du deuxième épisode [v.502-504] :

« En vérité, pouvais-je m'acquérir plus d'honneur qu'en mettant mon frère au tombeau ? »⁶⁹.

« Pourtant, quel acte aurait pu me valoir une gloire plus éclatante que d'avoir mis un frère de mon sang au tombeau ?⁷⁰. »

On peut aussi citer la fin de leur stichomythie dans cette même scène [v. 511-525] :

« Antigone : Il n'y a pas de honte à honorer ceux de notre sang

Créon : Mais l'autre, son adversaire, n'était-il pas ton frère aussi ?

Antigone : Par son père et sa mère, oui, il était mon frère.

Créon : N'est-ce pas l'outrager que d'honorer l'autre ?

Antigone : Il n'en jugera pas ainsi, maintenant qu'il repose dans la mort.

Créon : Cependant ta piété le ravale au rang de criminel

Antigone : Ce n'est pas un esclave qui tombait sous ses coups ; c'était son frère.

Créon : L'un ravageait sa patrie ; l'autre en était le rempart.

Antigone : Hadès n'en réclame pas moins ses rites.

Créon : Le méchant n'a pas droit à la part du juste.

Antigone : Qui sait si ces distinctions sont reconnues comme sacrées aux yeux des morts ?

Créon : un ennemi est toujours un ennemi.

Antigone : je suis faite pour partager l'amour, non la haine⁷¹. »

« Antigone : Il n'y a pas de honte à rendre son dû à un frère sorti des mêmes entrailles.

Créon : Celui qui est mort dans l'autre camp, n'est-il pas de même sang que toi ?

Antigone : Il est du même sang, d'une seule mère et du même père.

Créon : Pourquoi alors cet outrage d'une offrande qui honore l'autre ?

Antigone : Le cadavre, mort comme il l'est, ne te servira pas de témoin.

Créon : Il le fera, si tu l'honores à égalité avec celui qui l'outrage.

Antigone : Ce n'est quand même pas un esclave qui est mort, c'était son frère.

Créon : Mais il ravageait cette terre. L'autre s'est dressé contre lui pour la défendre.

Antigone : Pourtant Hadès, ce sont ces lois qu'il aime.

⁶⁸ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, op. cit., p. 612.

⁶⁹ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, op. cit., p. 62.

⁷⁰ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, op. cit., p. 37.

⁷¹ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, op. cit., pp. 63-64.

Créon : Mais le bon et le méchant ne sont pas égaux en matière de droit.

Antigone : Ces principes sont-ils sacrés sous terre, qui sait ?

Créon : Jamais l'ennemi n'est ami, même s'il est mort.

Antigone : Je ne suis faite pour vivre avec ta haine, mais pour être avec ceux que j'aime⁷². »

Pour Antigone, au niveau familial, son frère Polynice, en tant que les parents ne sont plus, représente l'unique frère. Il a été, quoi qu'en interdise Créon à son sujet. Cela apparaît dans le quatrième épisode, à la deuxième scène [v.902-914] :

« Polynice, pour avoir pris soin de ta dépouille, tu vois mon salaire. Pourtant j'ai eu raison de te rendre les honneurs funèbres selon les sages. Si j'étais mère et qu'il s'agît de mes enfants, ou si c'était mon mari qui se fût trouvé à mourir, je ne me serais pas donné cette peine contre le gré des citoyens. Quel raisonnement me suis-je donc tenu ? Je me suis dit que, veuve, je me remarierais et que, si je perdais mon fils, mon second époux me rendrait mère à nouveau, mais un frère, maintenant que mes parents ne sont plus sur la terre, je n'ai plus d'espoir qu'il m'en naisse un autre. Je n'ai pas considéré autre chose quand je t'ai honorée particulièrement, ô chère tête fraternelle !⁷³. »

« Polynice, parce que j'ai enseveli ton corps, j'ai à payer ce prix. Et pourtant il suffit d'avoir du bon sens pour comprendre que je t'aie rendu ces honneurs. Si j'avais été mère, avec des enfants, et que c'eût été mon mari qui était mort, et dont le corps pourrissait, je n'aurais pas alors, contre la volonté des gens de la ville, assumé cette épreuve. Quelle est la loi qui me le fait dire ? J'aurais eu un autre mari à la place du mort, et un enfant d'un autre homme, si j'avais perdu celui-ci. Mais, comme ma mère et mon père sont enfouis dans l'Hadès, je n'ai pas de frère qui pourrait venir au monde. Voilà la loi qui m'a fait te préférer entre tous⁷⁴. »

C'est ce même passage que Lacan narrativise à sa façon⁷⁵ dans la version Valas.

Antigone se bat donc, elle défend quelque chose que le langage a fixé dans le « flux des transformations⁷⁶ » inhérent à la procréation. Lacan dit que l'effet d'introduction du signifiant revient à « ce qui est, est⁷⁷ » et que la position d'Antigone se caractérise par une telle affirmation, au niveau d'un frère qui a été. Mais Antigone porte aussi le crime d'Œdipe et de sa

⁷² Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, pp. 37-38.

⁷³ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 81.

⁷⁴ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, pp. 58-89.

⁷⁵ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 611.

⁷⁶ *ibid.*, p. 612.

⁷⁷ *id.*

lignée. Outre une affirmation, n'y aurait-il pas chez elle un rapport singulier à la culpabilité ? Culpabilité sans fin d'une lignée maudite ? Lacan y reviendra plus tard. Au passage, à l'égard de l'effet de fixation du langage, il indique qu'anthropologiquement, on retrouve cela dans la pratique de la sépulture.

Antigone porte la dimension d'être du langage, au-delà ou en deçà de son imaginarisation, au-delà du bien et du mal, au-delà – peut-être – du jugement d'attribution. Elle serait uniquement à l'endroit du jugement d'existence⁷⁸. Lacan désigne par là une sorte de « pureté⁷⁹ » symbolique. Elle cherche à incarner le symbolique, à le préserver à la condition de s'en exclure elle-même. Lacan explique que « cette pureté, cette séparation de l'être de toutes les caractéristiques du drame historique qu'il a traversé, c'est là justement cette limite, cet *ex nihilo* autour de quoi se tient Antigone, et qui n'est rien d'autre que la même coupure qu'instaure dans la vie de l'homme la présence même du langage⁸⁰ ». Défendre cette pureté, cette séparation de l'être du drame historique c'est donner les sacrements aux morts mais cela revient aussi, dans cette pièce en tout cas, à se séparer soi-même de la vie. « Séparation de l'être » peut s'entendre, pour celle ou celui même qui la défend, comme une résolution à la mort.

Ce processus conduit Antigone à être prise dans la « condamnation⁸¹ » de Créon, dans l'application de celle-ci. Elle ne va pas seulement mourir mais se trouver dans un lieu intermédiaire : « entre la mort et la vie, entre la mort physique et l'effacement de l'être⁸² ». Son tombeau, marqué par l'ordalie prononcée par Créon, est une sorte de figuration, d'allégorie voire de mise en abîme de son rapport à la limite et à l'être. Dans le texte de la pièce, l'ordalie est la suivante [v.777-780] :

« Là-dessous, en priant Hadès, le seul dieu qu'elle révère, elle obtiendra peut-être de ne pas mourir. Sinon, elle mesurera du moins la vanité des honneurs qu'on rend aux morts⁸³. »

« Là-bas, elle implorera Hadès, le seul des dieux qu'elle respecte, et obtiendra peut-être de lui de ne pas mourir. Ou alors elle reconnaîtra, mais tard, que c'est peine perdue de respecter le monde de l'Hadès⁸⁴. »

⁷⁸ S. Freud, « La négation » (1925), *Résultats, idées, problèmes II - 1921-1938*, Paris, puf, 1985, pp. 135-139.

⁷⁹ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 613.

⁸⁰ *id.*

⁸¹ *ibid.*, p. 614.

⁸² *id.*

⁸³ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 76.

⁸⁴ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 53.

Lacan propose une « version » à partir de ce passage⁸⁵.

Il étudie alors un autre fragment cardinal du texte, le *kommos*⁸⁶ d'Antigone, c'est-à-dire sa « lamentation⁸⁷ ». Cette prise de parole particulière se situe entre le troisième *stasimon* consacré à Éros et le quatrième qui aborde trois figures tragiques, ayant un rapport avec l'enfermement⁸⁸. Ce *kommos* nous donne à entendre une Antigone qui soudain s'anime, au seuil de son supplice. Elle n'est plus alors le personnage froid, que la pièce nous donnerait à voir d'après certains de ses commentateurs, un personnage caractérisé de la sorte indirectement par Créon dans l'échange qu'il a avec son fils Hémon [v. 649-651] :

« Dis-toi que l'étreinte d'une méchante épouse a de quoi refroidir un mari⁸⁹. »

« [...] sache bien que l'étreinte est froide, lorsqu'une méchante Femme partage ton lit dans ta maison⁹⁰. »

En ce qui concerne la réaction d'Antigone dans son *kommos*, la dramatisation de ce par quoi elle serait traversée ou dirigée, l'effet de paradoxe s'estompe si on considère que c'est à partir de la proximité avec la limite de l'être que s'envisage tout autant la mort que la vie⁹¹. Le cœur, l'Autre, peut-être dans une disposition plus névrotique, s'en émeut, il est touché par ce vie sous la forme de « ce qui est perdu⁹² ». Lacan rapporte cette réaction à une forme d'éblouissement esthétique : « C'est à savoir ce côté touchant de la beauté autour de quoi tout vacille, tout jugement critique arrête l'analyse et qui, en somme, des différents effets, des différentes forces mises en jeu, plonge tout dans quelque chose qu'on pourrait appeler une certaine confusion, sinon un aveuglement essentiel⁹³ ». La réaction du cœur (son revirement, qui est lui-même un ressort narratif important) se lirait dès la fin du troisième *stasimon* (qui précède le *kommos* en question). Je vous cite une partie de l'antistrophe du cœur et la partie qui suit [v. 791-805], chantée par le coryphée. Celle-ci fait déjà référence à la mort prochaine de la fiancée :

⁸⁵ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 614.

⁸⁶ Passage chanté par un personnage et le Coryphée.

⁸⁷ *id.*

⁸⁸ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 36.

⁸⁹ *ibid.*, p. 70.

⁹⁰ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 46.

⁹¹ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 615.

⁹² *id.*

⁹³ *id.*

« Vainqueur est l'attrait qui rayonne des yeux de la femme promise ; le Désir a sa place entre les grandes Lois qui règnent sur le monde et sans combat la divine Aphrodite fait de nous ce qu'elle veut.

Le coryphée : Mais à mon tour je me révolte devant le spectacle offert à mes yeux et ne puis retenir le flot de mes larmes lorsque je vois notre Antigone s'avancer déjà vers la chambre ou toute vie, un jour, s'endort⁹⁴. »

« Claire, la victoire du désir dans l'œil de la jeune femme faite pour le lit. Il siège à côté des grandes lois, dans leur puissance, car Aphrodite, la déesse, joue, elle ne se bat pas.

Le Coryphée : Et voici que moi-même je suis entraîné aussi hors des lois, devant ce que j'ai sous les yeux ; je n'ai plus le pouvoir de retenir les eaux de mes larmes, quand je vois cette Antigone aller vers le lit nuptial de la chambre commune⁹⁵. »

La beauté et la mort

Lacan recoupe « l'effet de beauté, [...] effet d'aveuglement » évoqué précédemment avec l'instinct de mort, livré au spectateur par Antigone elle-même lors du deuxième épisode. Je vous propose à nouveau l'extrait correspondant [v. 559-560] :

« Prends courage, vis ! Pour moi mon âme est déjà partie et ne sert plus qu'aux morts⁹⁶. »

« Ne te décourage pas : ta vie est devant toi ; la mienne est finie ; il y a longtemps que je l'ai consacrée à mes morts⁹⁷. »

⁹⁴ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 77.

⁹⁵ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 54.

⁹⁶ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 592.

⁹⁷ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 66.

« Ne t'en fais pas. Tu vis. Ma vie à moi est morte depuis un bout de temps. Ainsi je peux servir les morts⁹⁸. »

Si on revient à son *kommos*, comment lire la réaction d'Antigone face au cœur qui fait d'elle un demi-dieu ? La tonalité de cet échange est bien distincte du reste de cette séquence. Voici l'éloge du Coryphée puis la réponse d'Antigone [v. 834-841] :

« Le Coryphée : Déesse elle était née et fille de déesse, nous sommes nés mortels et enfants de mortels ; quand tu ne seras plus, quelle gloire pour toi d'avoir connu le sort d'un demi-dieu dans la vie, puis dans la mort !

Antigone : Tu te moques de moi. Par les dieux de nos pères, as-tu le cœur de m'outrager en face ? Attends du moins que je sois morte⁹⁹. »

« Le Coryphée : elle est une déesse et fille de dieux ; Nous, nous sommes des hommes et fils d'hommes. Dans la mort d'une femme pourtant, c'est une belle renommée aussi que d'obtenir sa part du lot des dieux-hommes vivante, morte ensuite.

Antigone : Ah ! Vous riez de moi ! Au nom des dieux de mes ancêtres, pourquoi m'insulter ? Je n'ai pas disparu, et l'on me voit¹⁰⁰. »

Pour ma part je pense qu'elle refuse une forme d'idéalisation car elle se pose elle-même comme une « idéalité », qui doit rester problématique, non univoque, parce qu'elle est vivante.

L'implication des dieux est croissante à la fin de la pièce. Le quatrième *stasimon* fait référence à Danaé, à Lycurgue et à l'histoire de Phinée et Cléopâtre¹⁰¹. Son interprétation reste une tâche ardue. Lacan le reconnaît¹⁰², et la modestie de certains philologues va dans le même sens¹⁰³. S'il est à chaque fois question d'enfermement, c'est aussi à chaque fois une chronique de la vengeance du divin. D'après Lacan cela témoignerait du fait qu'Antigone porte en elle l'action des dieux¹⁰⁴.

Concernant les chants de la fin de la pièce, pourquoi le dernier *stasimon* est-il dédié à Dionysos ? Il convient d'abord de souligner l'inscription de ce dieu dans la ville de Thèbes.

⁹⁸ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, p. 41. L'enchevêtrement de la beauté et de la mort est exprimé par Antigone elle-même. Il se lit dans la traduction des Bollack du vers 72. Voir *supra*.

⁹⁹ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Robert Pignarre révisée par Charles Guittard, *op. cit.*, p. 79.

¹⁰⁰ Sophocle, *Antigone*, Traduction de Jean et Mayotte Bollack, *op. cit.*, pp. 55-56.

¹⁰¹ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 617.

¹⁰² *ibid.*, p. 618.

¹⁰³ J. Bollack, *La mort d'Antigone. La tragédie de Créon*, *op. cit.*, pp. 121-125.

¹⁰⁴ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, *op. cit.*, p. 619.

Inscription synonyme de filiation, car Dionysos est un descendant du fondateur de la ville, Cadmos. Mais pas seulement. Il est celui qui peut offrir salut, tutelle et catharsis¹⁰⁵ et qui permet ainsi à la pièce de trouver sa ponctuation. Rappelons qu'à ce stade on va vers les ultimes développements de l'histoire mise en scène par Sophocle : à savoir la mort non seulement d'Antigone, mais aussi d'Hémon, son fiancé, et d'Eurydice, la femme de Créon. Sans invocation prospective de Dionysos, on se retrouverait cantonnés à un déchaînement imminent, qui laisse Créon dévasté.

L'acte d'Antigone

L'acte d'Antigone est en amont de l'appel et de la référence au protecteur de Thèbes. Il y est irréductible, semble indiquer Lacan. En effet son action ne cherche pas à conclure, et elle ne se situe pas au niveau du rattachement à la cité. Elle est en rapport avec la filiation, une filiation maudite. Un des derniers développements de Lacan pose qu'« Antigone se présente comme [...] pur et simple rapport de l'être humain avec quelque chose dont il se trouve être miraculeusement porteur, à savoir la coupure signifiante, ce pouvoir infranchissable d'être envers et contre tout ce qu'il est¹⁰⁶ ». Le « miraculeusement porteur » chez Antigone c'est... la dynastie des Labdacides ! Quelque chose dans la sauvegarde de sa filiation fait affirmation, de façon radicale, à la manière de l'action première de la coupure signifiante pour l'être sur le chemin du devenir humain. Ce que montrerait la tragédie, c'est que se situer dans une telle zone, soutenir une telle opération fondamentale, cela revient non à créer, ou même à maintenir, mais à détruire. Et tout d'abord à se détruire. Par la mise en scène de la défense des Labdacides *via* Antigone, la pièce représenterait l'insistance du symbolique dans son lien nécessaire avec la pulsion de mort. C'est-à-dire qu'ici l'établissement d'un *ex nihilo*, d'un *nihil* au sens littéral, accompagne le maintien du signifiant dans le flux du réel. C'est ainsi que Lacan peut dire dans un passage assez elliptique :

« C'est pour autant qu'Antigone mène jusqu'à la limite l'accomplissement de ce qu'on peut appeler le désir pur ... le pur et simple désir de mort comme tel ... C'est pour autant qu'elle l'incarne¹⁰⁷. »

Lacan trouve que le désir d'Antigone est télescopé avec celui de sa mère, Jocaste. C'est

¹⁰⁵ J. Bollack, *La mort d'Antigone. La tragédie de Créon, op. cit.*, p. 87 et 125.

¹⁰⁶ *ibid.*, p. 620.

¹⁰⁷ *id.*

un désir criminel, qui repose sur un inceste.

Lacan retrouve une problématique semblable à celle d'Hamlet vis-à-vis de Gertrude, dans la pièce qu'il avait étudié l'année précédente. À cet égard, peut-être Lacan fait-il allusion à la désinhibition d'Hamlet, ou à son passage à l'acte lorsqu'il tue Polonius à proximité immédiate de sa mère, à qui il reproche sa trahison. Je vous cite l'échange en question :

« La reine : Mon Dieu, qu'as-tu fait ?

Hamlet : Je ne sais pas, c'est le roi ?

La reine : Quelle faute brutale et sanglante tu as commise !

Hamlet : Faute sanglante, presque aussi grave, bonne mère que de tuer un roi et d'épouser son frère¹⁰⁸. »

Dans chacune des pièces il y a un rapport au crime de la mère. Pour ce qui est de la pièce de Sophocle : « Antigone choisit [...] d'être purement et simplement la gardienne de l'être du criminel comme tel¹⁰⁹. » Contrairement à Hamlet, du moins la plupart du temps pour lui, elle n'aurait pas choisi la voie de la culpabilité.

¹⁰⁸ W. Shakespeare, *Hamlet*, Paris, L'Arche, Scène ouverte, 2003, p. 106.

¹⁰⁹ Jacques Lacan, *L'Éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, op. cit., p. 620.